

Poésie et médecine au XIX^e siècle. Les traductions françaises de *Syphilis* (1530) de Fracastor

Alexandre Wenger

Les chantres du chancre

Dans l'histoire de la poésie scientifique, le médecin véronais Jérôme Fracastor, né vers 1478 et mort en 1553, apparaît comme une figure tutélaire grâce à la publication en 1530 de *Syphilis, sive morbus gallicus*. Le chant III de ce poème en hexamètres latins présente le cas d'un berger nommé Syphilus, frappé d'un mal nouveau en guise de punition pour avoir insulté le soleil. À la faveur de ce récit, Fracastor donne la description de la maladie qui s'appellera dorénavant la syphilis. Il en dresse les symptômes et en détaille la thérapeutique, en particulier la sudation obtenue par la décoction d'un bois exotique, le gaïac.

Dans les décennies qui suivent l'apparition de la maladie en Europe à la fin du XV^e siècle, Fracastor n'est pas le seul à traiter de ce fléau nouveau en recourant à la forme versifiée. Certains ouvrages ont même connu une certaine notoriété, tels le *Conte de Cupido et Atropos* (1512) de Jean Lemaire de Belges (1473-1524?), *La Ballade de la grosse vérolle* (1512) de Jean Drouyn (1478?-1512?), ou encore l'anonyme *Triomphe de Dame Verolle* (1539 et 1540)¹. Néanmoins, nul autre poème ne connaîtra un succès tel que le sien, que ce soit sous la forme de rééditions latines ou de traductions en différentes langues vernaculaires. Qui plus est, *Syphilis, sive morbus gallicus* a longtemps été diffusé à la fois en tant qu'œuvre poétique et en tant qu'ouvrage médical. Fracastor a régulièrement été comparé à Virgile et les vers de *Syphilis* à ceux des *Géorgiques*. Et la qualité de ses descriptions symptomatologiques est restée appréciée jusqu'à la fin du XIX^e siècle, malgré la caducité qui frappait

¹ Pour un commentaire de ce dernier, voir Ariane Bayle et Lise Wajeman, « *Le Triomphe de Dame Verolle* ou les bienfaits de l'obscénité », *Early Modern France*, n° 14, 2010, p. 129-144. Pour une réflexion sur les difficultés de dire l'ignominie de la syphilis en langage poétique, voir Elisabeth Caron, « L'Innommable et ses périphrases dans les contes de Cupido et d'Atropos », in Giuseppe Di Stefano et Rose M. Bidler, *Autour de Jacques Monfrin. Néologie et création verbale*, Montréal, Éd. Cérès, 1997, p. 135-149.

certaines opinions liées par exemple à la théorie galénique ou à l'astrologie médicale.

Si l'on s'intéresse spécifiquement à sa réception française, on constate que le poème a joui d'un intérêt tout particulier parmi les médecins du XIX^e siècle. La première traduction française était pourtant intervenue à l'initiative de deux hommes de lettres, l'historien Philippe Macquer et l'avocat Jacques Lacombe. Leur version, en prose, intitulée *Syphilis ou le mal vénérien : poème latin de Jérôme Fracastor ; avec la traduction en français et des notes* paraît en 1753 et sera rééditée en 1796. En 1814, le chirurgien Jean-François Sacombe traduit des morceaux choisis du poème de Fracastor et les insère dans son traité de *La Vénusalgie, ou la maladie de Vénus*. Dans une optique similaire, le docteur Jean Giraudeau de Saint-Gervais et le poète Auguste-Marseille Barthélémy s'inspirent de Fracastor et reproduisent des extraits traduits de son poème dans les différentes versions de leur propre poème *Syphilis* (1840-1851), à la rédaction duquel ils collaborent. À la même époque, Prosper Yvaren, de la Faculté de médecine de Paris, publie *Syphilis. Poème en vers latins de Jérôme Fracastor, traduit en vers français, précédé d'une étude historique et scientifique sur Fracastor et accompagné de notes* (1847), qui restera longtemps l'unique traduction française intégralement versifiée du poème de Fracastor. Enfin, en 1869, le célèbre syphiliographe Alfred Fournier se lance à son tour dans une traduction en prose qu'il intitule *Fracastor. La Syphilis (1530). Le Mal français*, et qu'il complète par des notes.

Au cours du XX^e siècle, le poème de Fracastor continuera de susciter l'intérêt d'éditeurs et de traducteurs, mais de plus en plus dans la sphère des études classiques et de moins en moins dans le monde médical, comme l'attestent encore certaines rééditions érudites récentes, parues dans des collections littéraires².

L'attention que les médecins prêtent à Fracastor dans la France du XIX^e siècle peut s'expliquer par l'importance nationale que la tradition dermatologique et vénérologique prend à cette époque. Pourtant le fait surprend : si, comme les historiens s'accordent à le penser, la modernité scientifique du début du XIX^e siècle s'est construite en rupture avec le passé, s'est édifiée sur un langage qui exclut *a priori* les tours poétiques, et se fonde sur une volonté d'effacement de l'auteur derrière l'objectivité souhaitée du discours, alors pour quelles raisons les syphiliographes se sont-ils intéressés à la poésie de Fracastor ? L'héritage fracastorien soulève un problème de temporalité : en somme, en quoi des vers vieux de trois cents ans peuvent-ils contribuer à une euristique de la recherche médicale ? Qu'était-il recherché à

² Voir l'édition de Christine Dussin, Paris, Classiques Garnier, 2010, et celle de Danièle Gourevitch et Concetta Pennuto, Paris, Les Belles Lettres, 2010.

travers ce geste de retour vers le passé ? Pour le dire autrement, comment *Syphilis* était-il lu par les médecins du XIX^e siècle, et en particulier quelle place ont-ils réservé à l'écriture versifiée, à la forme poétique ?

Pour aborder ces questions, les pages qui suivent proposent de prendre en compte d'une part le statut que les traducteurs du XIX^e siècle ménagent au poème de Fracastor (fait-il partie du bagage humaniste du médecin ? sert-il d'argument dans des débats scientifiques de l'époque ?), et d'autre part le statut que leurs œuvres assument elles-mêmes en tant que traduction (sont-elles conçues comme de la vulgarisation ? s'adressent-elles à un cénacle de spécialistes ?). Le parcours ainsi esquissé permettra de déboucher sur un point de vue générique. Après avoir vérifié en quoi ces rééditions se rattachent à une histoire des genres littéraires placés à l'intersection de la littérature et de la médecine, on peut en effet se demander vers quoi la poésie scientifique a pu tendre (d'autres genres ont-ils pris le relais de certaines fonctions qu'elle assumait ?).

Il faut enfin relever que la démarche proposée ici repose sur un parti-pris méthodologique contestable, qui consiste à se fonder sur les explications fournies dans les paratextes des traducteurs (avant-propos, introductions, notes, etc.) plus que sur une analyse formelle des vers. Cette approche se justifie néanmoins par la volonté de cerner l'intention des traducteurs. Au demeurant, elle pourra ultérieurement être prolongée par une approche philologique, nécessaire pour retrouver le sens exact des nombreux termes médicaux anciens employés par Fracastor, et par une analyse poétologique, attentive aux choix terminologiques et formels lors du passage du latin au français.

Vénus futile, Vénus utile

À en croire un dictionnaire de 1839, Jean-François Sacombe (1760?-1822) n'aurait assez rapidement après sa mort conservé pour seule réputation « que celle d'un versificateur traitant avec une certaine facilité des sujets rebelles à la poésie »³. De fait, après avoir obtenu son doctorat en médecine à Montpellier, Sacombe se fait connaître à Paris pour ses prises de positions enflammées dans un certain nombre de débats médicaux. Son arme sera la poésie : en 1792, il publie *La Luciniade, ou l'art des accouchements*, un long poème didactique par lequel il part en croisade contre l'opération césarienne et contre tous les

³ Jean Eugène Dezeimeris, *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne*, Paris, Béchot Jeune et Labé, 1839, t. IV, p. 53.

praticiens qui de près ou de loin osent s’y déclarer favorables⁴. En 1804, suite à un procès perdu contre Jean-Louis Baudelocque (1746-1810), célèbre professeur d’obstétrique à l’École de Santé de Paris, il est condamné à payer une lourde amende pour calomnie. Incapable de s’en acquitter, il s’enfuit hors de France pour quelques années. Revenu de cet exil, il publie en juin 1814 à compte d’auteur le poème qui nous intéresse ici : *La Vénusalgie, ou la maladie de Vénus*. Jamais prêt à en démordre, Sacombe s’engage avec ce texte dans une nouvelle polémique, alors assez vive, qui porte sur le fait de savoir si la gonorrhée et le chancre syphilitique font ou non partie d’une même entité nosologique et, plus largement, si sous le nom de syphilis on ne confond pas différentes pathologies⁵. Le poème de Sacombe se compose de trois chants, portant respectivement sur l’origine de la syphilis, sur ses symptômes et sur ses remèdes. La thèse étiologique défendue est aussi spectaculaire que marginale :

La vierge la plus saine qui aura un commerce amoureux et fréquent avec plusieurs hommes aussi sains qu’elle, sera atteinte de la Vénusalgie, et la propagera [...] La Vénusalgie est donc la fille naturelle du libertinage et de l’intempérance, dont Vénus et Bacchus ne sont que les emblèmes mythologiques⁶.

En d’autres termes, la multiplication des partenaires sexuels, même s’ils sont tous en bonne santé, suffit à infecter une fille. Une fois la corruption acquise, cette fille la transmettra par contagion lors de chaque rapport. L’explication fournie par Sacombe est à la fois humorale et chimique : c’est le croupissement des semences mélangées qui provoque la vénusalgie.

Cette thèse est présentée sous différentes formes dans le poème. En particulier, elle apparaît dans le chant I sur le mode de la réécriture mythologique : Vénus, reine de Gnide, prostituée aux dieux comme aux hommes, aurait initialement contracté le mal puis l’aurait transmis aux Olympiens⁷. En insistant sur l’origine mythologique du « mal de Vénus », Sacombe s’inscrit dans une tradition littéraire à laquelle appartenaient déjà Lemaire de Belges, pour qui la nouvelle maladie vénérienne provenait de l’échange de leurs arcs et flèches par Cupidon et Atropos ivres, et bien entendu Fracastor lui-même.

⁴ Voir Hugues Marchal, « Poésie et controverse scientifique dans *La Luciniade* (1792) de Jean-François Sacombe », in Andrea Carlino et Alexandre Wenger (dir.), *Littérature et médecine. Approches et perspectives. XVI^e-XIX^e siècles*, Genève, Droz, 2007, p. 65-86.

⁵ Voir Claude Quétel, *Le Mal de Naples. Histoire de la syphilis*, Paris, Seghers, 1986, p. 107-108.

⁶ Jean-François Sacombe, *La Vénusalgie, ou la maladie de Vénus*, Paris, Chez l’Auteur, Et chez tous les Libraires du Palais-Royal, 1814, p. 9-10.

⁷ « Je chante ce mal homicide / De Vénus, dit vénérien, / Que donna la reine de Gnide / À tout le peuple olympien [etc.] » (Sacombe, *op. cit.*, p. 17).

Or Sacombe place explicitement et à plusieurs reprises son poème sous le patronage de ce dernier. Il traduit des extraits de *Syphilis, sive morbus gallicus*⁸, qu'il assortit de commentaires personnels, faisant ainsi œuvre de critique⁹. De la sorte, il se revendique non seulement de l'héritage fracastorien, mais également d'une forme d'autorité propre à la forme poétique¹⁰. Cette double revendication répond à la nécessité pour lui de se reconstruire une honorabilité suite à ses déboires juridiques, en convoquant à la fois une tradition prestigieuse et une forme de communication plaisante (la poésie) potentiellement apte à toucher un public large. Outre les prises de position théoriques, *La Vénusalgie* a en effet aussi une visée utilitaire, à la fois prophylactique et publicitaire, particulièrement apparente dans le chant III et les notes qui l'accompagnent, consacrés au traitement des maux vénériens. Sacombe, aux abois, y fait la promotion de son propre remède, une plante qu'il nomme la *diane*, et que ses lecteurs peuvent moyennant finances se procurer directement à son domicile.

Poésie réclamista

Le poème *Syphilis* paraît pour la première fois en 1840. Il est le fruit d'une collaboration entre un littéraire et un médecin qui, en soi, est emblématique de la veine médico-littéraire indissociable de la réflexion sur la syphilis.

Auguste-Marseille Barthélémy (1796-1867), poète et satiriste politique, se trouve au faite de sa renommée dans les années 1820-1830. Co-auteur avec Joseph Méry de *Napoléon en Égypte* (1828), une épopée en vers saluée alors comme de la poésie sublime, il donne encore en 1838, une traduction en vers de *l'Énéide* de Virgile. Mais suite notamment à différents démêlés judiciaires, et malgré une production poétique toujours soutenue, il tombe progressivement dans l'oubli après cette période.

Jean Giraudeau de Saint-Gervais (1802-1861) est docteur de la Faculté de médecine de Paris avec une thèse soutenue en 1825 sur *La Thérapeutique des affections syphilitiques sans l'emploi du mercure*. En 1840, il s'occupe des longues notes en prose qui accompagnent le poème *Syphilis*, tandis qu'à Barthélémy échoit la composition des vers. À ce moment, ce dernier, on vient de le voir, est un poète sur le déclin, contrairement à Giraudeau de Saint-

⁸ *Ibid.*, p. 91-97.

⁹ Par exemple, dans une note qui accompagne le premier vers de cette séquence : « Fracastor, en effet, s'amuse / Quand il dit à sa chaste Muse / Que le fléau vénérien / Provient d'un vice aérien » (*ibid.*, p. 38-39). Sacombe commente la licence poétique de Fracastor en affirmant que ce dernier mentirait en attribuant la maladie à la qualité de l'air, mais qu'il y serait autorisé au nom d'une efficace poétique inaccessible au texte scientifique.

¹⁰ À titre d'exemple de cette autorité, Sacombe rapporte une anecdote de l'hagiographie fracastorienne, selon laquelle *Syphilis* aurait influencé le déroulement de certaines sessions du Concile de Trente (*ibid.*, p. 10).

Gervais, médecin ambitieux et entrepreneur en pleine ascension. La collaboration entre les deux hommes semble avant tout dictée par la nécessité et par l'intérêt. Pour l'écrivain, elle répond à la recherche tout à la fois d'argent et d'une distinction littéraire perdue, pour le médecin, à une stratégie d'autopromotion. Pour le premier, *Syphilis, sive morbus gallicus* est recherché en tant que poème, pour sa virtuosité et pour son prestige virgilien. Pour le second, il permet de faire valoir son expertise de vénérologue hors des cercles restreints de ses confrères.

Comme dans le cas de la *Vénusalgie* de Sacombe, Fracastor fait donc ici figure de patron. Dans la notice qui précède le poème, Barthélémy explique que c'est l'émerveillement éprouvé à la lecture de *Syphilis, sive morbus gallicus* qui l'a poussé d'abord à en traduire des extraits, puis à composer ses propres vers. Au chant I, il fait l'éloge de « la poétique horreur qu'exprimait Fracastor »¹¹, lui qui mieux que nul autre infligeait à ses lecteurs un effroi salutaire censé les préserver du mal vénérien. Giraudeau de Saint-Gervais, qui se présente comme le commentateur scientifique du travail de Barthélémy, débute quant à lui par une note de neuf pages qui consiste en une biographie de Fracastor augmentée des extraits de son poème latin traduits par Barthélémy.

Or, en 1848 puis en 1851, le poème initialement en deux chants passera respectivement à trois puis à quatre chants. Cette amplification marque également une évolution du statut du poème. En effet, dans la version originale, les deux chants étaient intitulés « Le Mal » et « Le Remède ». L'un exposait les conditions d'apparition (historiques, étiologiques) de la syphilis, l'autre fustigeait les dangers du recours traditionnel au traitement mercuriel. Dans la version finale, le chant I est rebaptisé « L'Origine » et le chant II « Le Mal ». Les chants additionnels s'intitulent « Le Remède » et « Le Triomphe ». Le changement est d'importance car désormais le mal n'est plus la maladie elle-même, mais le traitement mercuriel. Quant au remède proposé, dont le chant IV vante hardiment le triomphe, il s'agit du rob anti-syphilitique de Boyveau-Laffeteur, une décoction dépurative végétale inventée en 1779 et dont la composition exacte est tenue secrète. Or Giraudeau de Saint-Gervais détient le privilège de vente exclusif de ce médicament¹². Le poème *Syphilis* se trouve donc être devenu pour lui un outil publicitaire à part entière. Il n'hésite

¹¹ Barthélémy et Giraudeau de Saint-Gervais, *Syphilis, poème en deux chants*, Paris, Béchot Jeune et Labé, 1840, p. 11.

¹² Giraudeau de Saint-Gervais « devient, en 1828, l'acquéreur et le propriétaire exclusif du Rob anti-syphilitique dit Rob Boyveau-Laffeteur, et l'insertion, dans tous les journaux, du procès gagné par lui contre ses différents adversaires, inaugura la série des annonces, souvent polyglottes, qui ont été depuis trente ans en permanence dans toutes les feuilles périodiques », écrit Gustave Vapereau, *Dictionnaire universel des contemporains*, Paris, Hachette, 1865, p. 752.

pas à le faire relier luxueusement à ses frais et à l'envoyer au Tout-Paris, toujours dans le but d'étendre la clientèle du rob¹³.

Cette stratégie correspond d'ailleurs au profil entrepreneurial de Giraudeau de Saint-Gervais. À cette époque, ce dernier amasse en effet une fortune énorme en se lançant dans différentes grosses affaires commerciales, qui vont de la production industrielle de savon-ponce pour les ouvriers au rachat du brevet pour la fabrication du fusil-Robert, une arme militaire révolutionnaire qui permet de tirer jusqu'à quinze coups à la minute¹⁴.

Même s'ils ne sont pas toujours au courant de ces activités qui contreviennent pour le moins à l'image d'un médecin philanthrope, les commentateurs de l'époque ne sont pas tendres envers Giraudeau de Saint-Gervais. Qualifié d'« homme-argent » par les uns, il est accusé par d'autres d'avoir « introduit dans l'exercice de la médecine la *publicité* de l'annonce et de l'affiche, la puissance de la réclame. » D'autres enfin regardent comme « un véritable tour de force, de la part de Barthélémy, d'avoir pu ainsi traduire en belle poésie les prospectus et les affiches placardées sur tous les murs de Paris et de la banlieue par le docteur Giraudeau de Saint-Gervais, pour annoncer au public son *traitement végétal des maladies secrètes*, avec l'adresse du docteur et les heures de ses consultations »¹⁵.

Expressivité et pudeur

Si l'on se place dans la perspective des traditions d'écriture qui mêlent littérature et médecine, le rapprochement entre *La Vénusalgie* de Sacombe et *Syphilis* de Barthélémy et Giraudeau de Saint-Gervais suggère un rattachement à différents genres. Le premier, le plus évident et le plus prestigieux, est évidemment celui de la poésie didactique sur la syphilis. Le deuxième est celui des traités sur les maladies secrètes, autrement dit les maladies honteuses, celles que les malades n'osent avouer ni à leur médecin ni à leurs proches, et spécifiquement les pathologies vénériennes (gonorrhée, chaude-pisse, fleurs

¹³ « Cette dernière édition [1851] a été distribuée gratis, à domicile, à tous les habitants de Paris. Les exemplaires adressés aux médecins de la capitale étaient reliés, couverture noire, relevée par des ornements d'argent parmi lesquels figurent sur chaque plat sept têtes de mort et un hibou. Ces exemplaires étaient accompagnés d'une lettre d'envoi, signée de l'auteur des notes de ce poème. » Joseph-Marie Quérard, *Les Supercheries littéraires dévoilées*, t. II, Paris, P. Daffis, 1847, p. 65.

¹⁴ La cession par Robert à Giraudeau de Saint-Gervais de tous ses droits (brevets d'invention et de perfectionnement) sur son fusil est enregistrée dans le *Bulletin des lois du Royaume de France, IX^e série. Règne de Louis-Philippe I^{er}, Roi des Français. Premier semestre de 1837*, tome quatorzième, n° 478 à 512, Paris, Imprimerie Royale, août 1837, p. 365.

¹⁵ Respectivement : Joseph-Marie Quérard *Les Supercheries littéraires dévoilées*, t. I, Paris, P. Daffis, 1847, p. 158 ; Germain Sarrut et B. Saint-Edme, *Biographie des hommes du jour* t. II, Paris, Henri Krabe, 1836, p. 275 ; *Revue médicale française et étrangère. Journal des progrès de la médecine hippocratique* t. IV, Paris, Au Bureau de la Revue Médicale, 1841, p. 159.

blanches, etc.). Au moins depuis la Renaissance, les praticiens qui ont écrit à ce sujet ont volontiers recouru à des formes qui échappent à l'écriture académique et savante du traité, du mémoire ou de la dissertation, et qu'on peut par défaut qualifier de littéraires : forme épistolaire ou catéchétique, poèmes, expositions de cas à travers des correspondances de (soi-disant) patients, formulaires à remplir, etc. Le but de telles stratégies était, en se fondant sur un mode de communication réputé approprié au profane, de toucher directement les malades et de leur permettre de se soigner eux-mêmes en toute discrétion. Le troisième genre auquel se rattachent *La Vénusalgie* et *Syphilis*, complémentaire du précédent, est celui des remèdes secrets, ou des secrets de nature¹⁶. Des praticiens prétendent mettre à disposition de leurs lecteurs des remèdes connus d'eux seuls, qu'ils présentent, à l'inverse des préparations chimiques des médecins des facultés, comme des dons de la nature (c'est le cas du rob de L'affecteur aussi bien que de la diane de Sacombe). Il s'agit là encore d'une tradition en eaux troubles, où la distinction entre médecine officielle et charlatanerie devient problématique, une tradition qui rend diffuse la frontière entre la figure du médecin orthodoxe (de formation académique) et le bonimenteur.

Avec *La Syphilis. Poème en vers de Jérôme Fracastor, trad. en vers français, précédé d'une étude historique et scientifique sur Fracastor et accompagné de notes* (1847) de Prosper Yvaren (1808-1885), on change clairement de tonalité sinon de paradigme, non seulement parce qu'il s'agit d'une traduction intégrale et en vers, mais encore parce qu'Yvaren a entrepris cette traduction dans une optique différente de ses prédécesseurs.

D'origine avignonnaise, Yvaren est reçu docteur de la Faculté de médecine de Paris en 1831. Syphiliographe estimé de ses pairs, il sera encore l'auteur d'un traité *Des Métamorphoses de la syphilis* (1854). L'« Étude biographique et scientifique sur Fracastor » qu'il propose en guise d'introduction au poème est une hagiographie sans grande originalité, qui reprend un certain nombre d'anecdotes traditionnellement attachées à la vie du médecin véronais¹⁷. Yvaren prend la défense de Fracastor, y compris pour ce qui concerne par exemple l'astrologie médicale, qui serait une concession consentie par ce dernier à la crédulité de son époque. Une fois ces oripeaux des anciennes croyances mis à l'écart, il resterait l'« observation des faits »¹⁸, et il semble bien

¹⁶ Voir William Eamon, *Science and the Secrets of Nature: Books of Secrets in Medieval and Early Modern Culture*, Princeton N.J., Princeton University Press, 1994.

¹⁷ Ces anecdotes portent sur sa prime enfance : Fracastor serait né les lèvres collées et il aurait fallu les séparer au scalpel ; sa mère aurait été foudroyée tandis qu'elle le berçait, ce dont il serait sorti entièrement indemne, etc. Elles se transmettent depuis le XVI^e siècle et remplissent une fonction hagiographique entendue (le futur poète accède à la parole grâce à un geste médical ; il est un enfant miraculé, etc.).

¹⁸ Prosper Yvaren, *Syphilis. Poème en vers latins de Jérôme Fracastor, traduit en vers français, précédé d'une étude historique et scientifique sur Fracastor et accompagné de notes*, Paris, J.-B. Baillière, 1847, p. 26.

qu'Yvaren traduit le poème pour cette qualité, qui fonde à ses yeux l'apport médical ou qui rend possible une lecture scientifique de *Syphilis* par les médecins du XIX^e siècle :

Le côté obscur de Fracastor, ce sont les théories galéniques, les explications humorales, les formules scolastiques. Éloignons-les, tout est lumières, tout est or pur.

Il m'a fallu faire un travail plein d'intérêt sans doute, mais parfois assez pénible, pour dégager l'idée vraie, l'idée pratique, de l'enveloppe étrangère, de la couche stérile qui la revêtait. [...] J'ai donc cru pouvoir, sans encourir le moindre blâme, dépouiller Fracastor du bien d'autrui qui l'appauvrit, pour ne montrer que ce qui est son bien à lui, ce qui fait sa personnalité, sa richesse¹⁹.

Le travail entrepris par Yvaren consisterait donc autant en une modernisation qu'en une traduction. La démarche s'avère paradoxale : d'une part Yvaren fait l'effort d'une traduction en vers, et marque ainsi son admiration pour les qualités expressives de l'original ; d'autre part, il cherche à désempêtrer Fracastor des théories et des formulations anciennes, pour leur donner un tour conforme au lexique de la science moderne et pour atteindre, en bonne logique positiviste, à l'idée intemporelle, coupée de ses contingences expressives.

Une fois la valeur scientifique de *Syphilis* ainsi posée, il reste à Yvaren « à apprécier Fracastor comme poète », et ce qu'il livre à ce sujet est bien peu de choses : « Nous nous bornerons à dire ici [...] avec notre illustre compatriote M. Barthélémy, que l'œuvre admirable de Jérôme Fracastor étincelle de nombreuses beautés empreintes d'une poésie vraiment antique et toute virgilienne »²⁰. Deux arguments sont amenés à l'appui de ces beautés : le premier est celui de la pudeur préservée par le langage poétique. Le second, qui est aussi une prémisse au premier, est celui de la virtuosité : « Fracastor n'a pas reculé devant un obstacle presque insurmontable : celui d'introduire dans son œuvre la thérapeutique de la Syphilis. Assurément des prescriptions médicales ne sont guère susceptibles d'une élégante poésie ; il a néanmoins réussi à leur donner cet ornement. »²¹ Même si Yvaren apprécie et admire les vers de Fracastor, il conçoit donc la forme poétique comme une parure dont on ne voit pas exactement ce qu'elle apporte à la matière médicale à proprement parler. En somme, elle n'est acceptée qu'en tant qu'elle seconde la médecine, qu'elle se plie avec flexibilité aux inflexibles exigences de la science médicale :

L'étude que j'ai faite de Fracastor m'a convaincu qu'à la rigueur on pourrait, dans l'appréciation des symptômes de la Syphilis, dans le diagnostic de ses diverses formes et

¹⁹ *Ibid.*, p. 27.

²⁰ *Ibid.*, p. 46.

²¹ *Ibid.*, p. 48.

dans leur traitement, prendre pour guide les règles qu'il en a tracées dans son admirable poème. Il a su plier si bien la poésie aux exigences de la médecine, que les détails les plus arides ont pu trouver place dans ses vers, à tel point que son traité en prose sur la même maladie ajoute peu de chose aux richesses du poème.

Les généralités par lesquelles il débute dans ce second livre ont, en 1847, la même justesse, la même vérité qu'en 1530, parce qu'elles dérivent d'une source invariable, l'observation des faits²².

Aux yeux d'Yvaren, le poème de Fracastor est bon au point que la prose n'y ajoute presque rien, ce qui signifie aussi que les vers n'apportent rien de plus que la prose. Un peu à la manière des aliénistes du XIX^e siècle qui lisent les recueils de *mirabilia* des siècles précédents non pas pour les explications ou les conceptions qui y figurent, mais pour y trouver des exemples de cas pathologiques à l'appui de leurs diagnostics de modernes²³, Yvaren cherche dans *Syphilis* de Fracastor des descriptions de phénomènes conformes à ses propres vues théoriques.

Yvaren a certainement voué une authentique admiration au poème de Fracastor²⁴. Il n'en reste pas moins que la question de savoir pourquoi il en a donné une traduction en vers, au-delà de son intérêt de professionnel des maux vénériens et d'amateur de poésie, reste en suspens. Or il n'est pas impossible que, comme Sacombe, Barthélémy et Giraudeau de Saint-Gervais avant lui, Yvaren recourt à la forme versifiée dans le but de se faire lire d'un public large. Comme le suggère un passage *Des Métamorphoses de la syphilis* dans lequel il s'indigne de l'apathie des pouvoirs publics en France dans la lutte contre la propagation de la syphilis, cette volonté peut correspondre à un engagement citoyen de sa part :

Ce ne sont pas les hommes d'État, les tuteurs de la santé publique, les économistes seuls qui devraient l'étudier [la syphilis], la combattre, et attacher à son extinction la gloire de leur vie : la société tout entière devrait réunir ses efforts pour écraser ce grand destructeur, cette mort chronique de la race humaine [...] Et nul gouvernement n'a osé encore évoquer cette question de la syphilis au grand jour de la publicité, la clouer au pilori d'une enquête officielle, l'élever à la hauteur d'une question d'hygiène publique, de salut social ! Loin de là, on se garde d'en prononcer le nom²⁵.

²² *Ibid.*, p. 250-251.

²³ C'est par exemple le cas de Jean-Martin Charcot, qui possédait à titre privé de nombreux ouvrages de *mirabilia* du XVII^e siècle dans lesquels il recherchait des cas symptomatiques des pathologies neurologiques sur lesquelles il travaillait.

²⁴ Des appréciations telles que : « Sa poésie rivalise de précision technique avec le chapitre le plus minutieux des anciens traités de matière médicale, et cependant elle n'en conserve pas moins un éclat tout virgilien » (*ibid.*, p. 336) réapparaissent sous sa plume, notamment dans les notes.

²⁵ Prosper Yvaren, *Les Métamorphoses de la syphilis*, Paris, J.-B. Baillière, 1854, p. 16.

Confiant dans le pouvoir d'évocation de la poésie, la traduction de l'œuvre de Fracastor, à la fois expressive dans la description des maux affreux qui guettent les vénériens et chaste dans son expression, répondrait à la volonté de faire connaître la maladie à la « société tout entière », et d'ainsi pallier le désengagement de l'État.

« Les données anti-poétiques d'une description médicale »

La lecture qu'Alfred Fournier (1832-1914) effectue du poème de Fracastor s'inscrit dans une perspective différente. Ses intérêts le portent plus vers la recherche clinique que vers la diffusion large de connaissances déjà acquises. La réédition en prose qu'il donne en 1869 sous le titre *Fracastor, La Syphilis (1530). Le Mal français, trad. et commentaires par le Dr Alfred Fournier* (Paris, Delahaye) se présente donc avant tout comme un document à l'attention de ses pairs.

Fournier est certainement le syphiliographe français le plus connu du XIX^e siècle, et l'un des plus célèbres en Europe à cette époque. Après avoir été interne de Philippe Ricord à l'hôpital du Midi, il donne une première étude en 1857, *Recherche sur la contagion du chancre*, prélude à la publication d'une œuvre clinique volumineuse. Ses successeurs se souviendront en particulier de ses travaux sur les accidents nerveux de la syphilis tertiaire, et du fait qu'il a avant tous ses collègues affirmé l'origine syphilitique du tabès (en 1875). En 1879, une nouvelle chaire de dermatologie et de syphiligraphie est créée à l'hôpital Saint-Louis, et Fournier en est le titulaire. Son laboratoire et sa clinique deviennent un haut lieu de la syphiligraphie et, en 1889, il s'y tient le premier congrès international de dermatologie et de syphiligraphie, conjointement avec l'inauguration du musée des céroplasties.

Fournier publie *Fracastor. La Syphilis* dans le cadre d'une « Collection choisie des anciens syphiliographes » qu'il crée pour l'occasion. Cette série témoigne de sa volonté de faire le point et de réfléchir aux avancées significatives qui ont marqué l'histoire de la vénérologie. La collection ne comprendra finalement qu'une demi-douzaine de rééditions en dix ans, mais trois seront assumées par Fournier lui-même. Outre le poème de Fracastor, il s'intéressera ainsi au *Nouveau Carême de pénitence et purgatoire d'expiation à l'usage des malades affectés du mal français ou mal vénérien* (1527) de Jacques de Béthencourt, et au *Mal français* (1514) de Jean de Vigo.

Un tel projet de réédition ne semble néanmoins pas aller de soi car, dès l'avant-propos à *Fracastor. Syphilis*, Fournier se tient sur la défensive : il présente d'abord comme « l'idée la plus bizarre qui se puisse imaginer » la volonté de Fracastor « de composer un poème sur les données anti-poétiques

d'une description médicale ». Bien plus : « Si quelque médecin de nos jours s'avisait de rimer ou à plus forte raison de versifier en hexamètres latins la description d'une maladie, nul doute qu'au lieu de lui voter des statues on n'élevât quelques soupçons sur l'intégrité de son état mental »²⁶. Mais, ajoutet-il, l'entreprise de Fracastor doit se comprendre parce qu'au XVI^e siècle tout était matière à versification et que le latin était l'idiome favori des savants.

La manière dont il faut lire cette œuvre requiert toutefois une mise au point préalable :

On se fait en général une très fausse idée du poème de la *Syphilis*, dont beaucoup de personnes à coup sûr parlent sans l'avoir lu. On le donne comme une œuvre de fantaisie, comme un spirituel badinage ; on le représente comme une production exclusivement littéraire, où la science perd tous ses droits. Rien n'est moins juste ; rien n'est plus contraire à la conception qui présida certainement à ce livre. La *Syphilis* est avant tout et surtout une œuvre sérieuse et médicale ; c'est un traité médical du Mal français en vers latins ; c'est une véritable monographie scientifique dans laquelle des questions spéciales sont agitées gravement, où des symptômes sont décrits, des causes débattues, des traitements formulés, etc. De temps à autre seulement l'exposé technique s'y interrompt et fait place à quelque allégorie, au récit de quelque fiction. Mais cette partie épisodique n'est là que pour justifier le poème ; c'est l'accessoire, c'est la mise en scène. Le fond de l'œuvre, le sujet véritable, celui autour duquel tout vient converger, c'est la description théorique et clinique d'une maladie²⁷.

Il serait difficile de formuler plus clairement la hiérarchisation, sinon la polarisation au sein de laquelle s'inscrivent les dimensions esthétique et médicale aux yeux de Fournier : la poésie apparaît secondaire dans la forme comme dans le projet. De surcroît, licence poétique et pertinence scientifique alternent dans le texte. Elles se succèdent sans se rencontrer. Régies par un rapport d'éviction mutuelle, la cohabitation dans l'œuvre de la poésie et de la science apparaît accidentelle. La forme ainsi évacuée, Fournier peut (comme Yvaren avant lui) faire l'apologie des qualités d'observateur de Fracastor. Ce dernier est un grand homme de l'histoire de la syphiligraphie, à condition de le débarrasser de sa casquette de poète. Pour preuve, Fournier propose de comparer les vers de *Syphilis* à la prose du *De Contagione*, le grand traité que Fracastor a rédigé sur le même sujet. Il en conclut que l'on se « convaincr[a] sans peine que le premier est simplement la paraphrase poétique du second »²⁸. Dévalorisation de la poésie, cette sentence est aussi un bel anachronisme (puisque le *De Contagione* est postérieur de seize ans à *Syphilis*)

²⁶ Alfred Fournier, *Fracastor. La Syphilis (1530). Le Mal Français (extrait du Livre De Contagionibus, 1546). Traduction et commentaires par le Dr Alfred Fournier. Médecin des hôpitaux. Professeur agrégé de la Faculté de Paris*, Paris, Adrien Delahaye Libraire-Éditeur, 1870, p. v.

²⁷ *Ibid.*, p. ix-x.

²⁸ *Ibid.*, p. xi.

qui montre que Fournier n'est préoccupé que de l'actualisation des données qu'il trouve (ou qu'il croit trouver) dans les textes anciens. En somme, *Syphilis* se présente à ses yeux comme la traduction poétique d'un hypotexte scientifique, que sa propre traduction va s'attacher à retrouver.

En bonne logique, Fournier estime donc que le mérite littéraire attribué à *Syphilis* est fort exagéré. Tout au plus concède-t-il que certains épisodes – ceux qui n'ont pas directement trait à la médecine – sont animés d'un véritable souffle poétique, « comme par exemple, à la fin du premier Livre, cette apostrophe à l'Italie vaincue et gémissant sous le joug des armes étrangères. Mais, au total, je ne vois pas là de poème ; je ne trouve là que des vers agréablement tournés sur le plus prosaïque des sujets »²⁹. En guise de préliminaire, Fournier procède donc à une minoration de la dimension littéraire de *Syphilis*, toutefois couplée à une défense du texte réduit au statut de document ou de rapport d'expertise. Cette étape lui semble être un passage obligé afin d'avoir accès à la valeur médico-scientifique du poème de Fracastor.

Or, du point de vue médical, *Syphilis* « offre des mérites incontestables [car] elle présente, tracé de main de maître, un tableau de la Syphilis [au XVI^e siècle]. Elle nous fournit des documents nombreux dont nous pouvons faire un large profit. C'est à ce titre qu'elle nous intéresse, nous autres médecins »³⁰. Joignant l'exemple à ce postulat, Fournier termine son *Avant-propos* en listant tous les points de l'histoire de la syphilis sur lesquels Fracastor fournit « des notions authentiques et précises » : renseignements sur l'apparition de la maladie, dissémination, vecteurs de contagion, symptômes, formes diverses du mal, traitements employés, etc.

Les notes que Fournier adjoint à sa traduction confirment très exactement cette polarisation entre l'imagination poétique et le sérieux de la description qui caractérise son point de vue. On y trouve en abondance des remarques sur l'embarras de la forme poétique : « Dégagées de ses ambages poétiques, l'opinion que défend ici Fracastor peut être formulée comme il suit [...] »³¹ ; « À cette argumentation, plus poétique que sérieuse, le simple bon sens répond ceci [...] »³² ; « Encore une hypothèse de notre poète [...] »³³, etc. Chaque fois que Fracastor quitte l'observation des phénomènes, Fournier le relègue du côté de l'imagination poétique pittoresque et se sent tenu, en note, de proposer une reformulation moderne. En revanche, lorsque Fracastor s'en tient à la description, il reçoit les éloges de Fournier, comme c'est le cas lorsqu'il évoque le bois de gaïac : « La description que donne ici Fracastor est d'une

²⁹ *Ibid.*, p. xii.

³⁰ *Ibid.*, p. xiii-xiv.

³¹ *Ibid.*, p. 42.

³² *Ibid.*, p. 45.

³³ *Ibid.*, p. 45.

exactitude minutieuse » ; « Ici encore, la description de notre auteur et d'une merveilleuse précision technique »³⁴, etc.

La réédition par Fournier des deux autres textes parus dans la « Collection choisie des anciens syphiliographes » confirme qu'il restera fidèle à ses présupposés de lecture. Ainsi fait-il précéder le *Nouveau Carême de pénitence* par une introduction dans laquelle il présente le texte de Béthencourt comme « une curiosité de bibliographie médicale » contenant « une foule de digressions d'une inutilité surprenante », exprimées en un « verbiage diffus et prolix de XVI^e siècle »³⁵. Il en donne par conséquent une version expurgée, afin qu'elle soit prise de « mes confrères les médecins – les seuls pour lesquels j'écris »³⁶ ! Malgré toutes ses « sottises », le livre contient en effet « un ensemble de documents propres à éclairer l'histoire de la syphilis à une époque voisine encore de l'origine de cette maladie »³⁷. Ici encore, le texte de Béthencourt ne vaut qu'à titre de témoignage (le terme est employé par Fournier), et seule la sagacité des observations qu'il contient justifie sa réédition. L'objectif de Fournier est d'obtenir des informations sur la maladie « pure », à l'époque de sa présentation originelle, afin d'en saisir l'évolution à travers les siècles.

Le *Mal français* de Jean de Vigo, un texte en prose de 1514, est le dernier ouvrage dont Fournier s'occupe personnellement dans la « Collection choisie des anciens syphiliographes ». S'il est mentionné ici, c'est parce que Fournier s'y montre plus clair sur les raisons qui l'ont conduit à exhumer ces textes anciens. Il rédige en effet un *Avant-propos* qui se présente sous la forme d'une lettre d'outre-tombe, adressée par Vigo aux syphiliographes du XIX^e siècle. Vigo/Fournier tient grief à ces derniers d'une certaine amnésie, en ce qu'ils ne se seraient pas suffisamment souvenu des apports des médecins du XVI^e siècle quant à la symptomatologie et à l'expression de la syphilis : « Ce que je vous reproche seulement, c'est d'avoir pris la peine de découvrir ce qui était déjà

³⁴ *Ibid.*, respectivement p. 141 et 142. Une seule fois, au sujet d'un passage qui décrit l'abattement des syphilitiques, Fournier déroge à cette lecture polarisée et semble souscrire à une convergence entre l'expression poétique et la recherche clinique : « Ce passage traduit d'une façon très poétique et très vraie la langueur physique et morale qui s'empare de certains sujets syphilitiques. Il n'est pas rare de rencontrer des malades qui, même à une période peu avancée de l'infection, présentent la série complète ou partielle des symptômes suivants : alanguissement général, perte des forces [etc.], en un mot, dépression de tout l'être et de toutes les fonctions, avec intégrité complète de tous les organes » (p. 50). Il n'est pas impossible que cette exception soit due au fait qu'à cette époque déjà, Fournier soupçonnait une origine syphilitique du tabès, et en cherchait des signes dans les textes anciens.

³⁵ Alfred Fournier, *Jacques de Béthencourt, Nouveau Carême de pénitence et purgatoire d'expiation à l'usage des malades affectés du mal français ou mal vénérien (1527), Traduction et commentaires par Alfred Fournier*, Paris, Masson et fils, 1871, p. 1-2.

³⁶ *Nouveau Carême*, p. 3.

³⁷ *Ibid.*, p. 5.

trouvé, ce que d'autres avaient dit avant vous.»³⁸. À le suivre, il existe une véritable filiation scientifique, par-delà les siècles et en dépit d'une terminologie différente, entre les premiers syphiliographes et les contemporains de Fournier.

Notre seul grief à votre endroit est l'oubli immérité auquel vous avez condamné nos vieux livres, nos vieux écrits, qui contiennent certes quelques découvertes réelles et nombre d'utiles enseignements.

De notre temps, nous lisons les anciens ; nous ne les lisons même que trop, et notre initiative, notre individualité scientifique eut souvent à souffrir d'un respect exagéré pour la médecine grecque, latine ou arabe. Votre travers, à vous, aujourd'hui, est précisément inverse. Avides du *nouveau*, que vous confondez parfois avec le progrès, vous oubliez parfois les anciens [...]. Comme si la science trouvait son compte à perdre en arrière ce qu'elle peut gagner en avant ! Comme si le progrès, le véritable progrès, n'impliquait pas à la fois et l'acquisition de vérités nouvelles et la sauvegarde des vérités anciennes³⁹ !

En pleine période d'accélération des connaissances en vénérologie, Fournier livre là un plaidoyer pour une science consciente de son passé. Toutefois, sa perspective reste rétrospective et téléologique : seul le fond compte, et à condition encore qu'il s'avère compatible avec la doctrine moderne. On constate donc, pour en revenir à *Syphilis* de Fracastor, que Fournier évacue les choix expressifs hors de cet héritage, et qu'il ne perçoit aucune spécificité statutaire à la forme versifiée.

Le passé comme ressource

Dans un petit ouvrage de 1858 simplement intitulé *Impressions de lecture*, le médecin lyonnais Jean-Marie-Placide Munaret (1805-1877), essentiellement connu pour avoir rassemblé une collection de portraits médicaux unique en France, compare entre eux les deux poèmes sur la *Syphilis* de Barthélémy et Giraudeau de Saint-Gervais d'une part, et d'Yvaren de l'autre. Ses faveurs vont au second :

[I]l est incontestable que les CHOSES médicales écrites en grec ou en latin, ne peuvent être mieux comprises et plus scientifiquement interprétées que par un médecin : les mots techniques ne sont pas dociles à la rime et nous pouvons périphraser, avec l'approbation de l'*alma facultas*.

³⁸ Alfred Fournier, *Jean de Vigo, Le Mal français (1514), Traduction et commentaires par Alfred Fournier*, Paris, Masson, 1872, p. 20.

³⁹ *Le Mal français*, p. 26-27.

L'auteur de NÉMÉSIS [c'est-à-dire Barthélémy] n'est pas expert en matière médicale et en séméiologie ; et tous ses alexandrins si harmonieusement cadencés ne lui vaudraient pas une boule blanche pour être admis officier de santé.

Le Dr Yvaren, – avec Jérôme Fracastor, – a partagé le très-rare mérite d'avoir élevé la barbare technologie de notre école à la hauteur du langage des Dieux⁴⁰.

Les vers de Barthélémy sont beaux, mais ils n'appartiendraient pas à la médecine, précisément parce que la technicité du vocabulaire médical exclurait par définition la beauté poétique. La boucle est bouclée, et l'exception que constitue Yvaren ne fait que confirmer cette séparation du langage poétique et du langage scientifique⁴¹. La modernité, celle aussi bien des arts que des sciences, s'est construite depuis le début du XIX^e siècle sur la croyance en cette éviction mutuelle – éviction à la faveur de laquelle d'aucuns ont pu diagnostiquer la mort de la poésie scientifique. Qui plus est, si l'on considère les textes présentés ci-dessus d'un point de vue diachronique, on pourrait penser qu'Yvaren sert également de pivot entre les traducteurs qui le précèdent, attentifs encore à la forme poétique de l'œuvre de Fracastor, et à ceux qui le suivent, intéressés exclusivement au contenu testimonial des textes anciens.

Une telle perspective demande néanmoins à être dépassée, sauf à reproduire à notre tour la boucle interprétative dans laquelle tombe Munaret. À cet égard, il convient plutôt de souligner le fait que le passé se présente pour les médecins de notre corpus comme une ressource pour agir sur le présent. En dépit de son désintéret pour la forme versifiée, Fournier conçoit sa « Collection choisie des anciens syphiliographes » dans cette optique. Adressés à ses pairs pour un usage professionnel, les textes réédités ne constituent ni un *ex cursus* érudit à l'attention d'une médecine nostalgique de son passé humaniste, ni une dissémination identitaire ou un étalement dans les marges du savoir positif. Au contraire, le recours au passé s'offre aux syphiligraphes du XIX^e siècle comme une mise en perspective du progrès contemporain et comme un moyen de penser l'avancée de la connaissance.

Quoique dans une perspective différente de celle de Fournier, Sacombe, puis Barthélémy et Giraudeau de Saint-Gervais trouvent également dans la poésie médicale et dans le modèle qu'offre Fracastor une ressource donnant prise sur le temps présent. Certes, le rattachement de leurs traductions aux trois genres de la poésie sur la syphilis, des maladies secrètes et des secrets de nature semble de prime abord les arrimer à des traditions antérieures. Pourtant, la forme versifiée participe chez eux d'une des grandes visées de la

⁴⁰ Jean-Marie-Placide Munaret, *Impressions de lecture*, Lyon, Impr. de A. Vingtrinier, 1858, p. 2.

⁴¹ À ce sujet, voir Jean Starobinski, « Langage poétique et langage scientifique », *Diogenes. Revue internationale des sciences humaines*, n° 100, 1977, p. 139-157.

modernité en ce qu'elle est envisagée comme un médium grand public, permettant une diffusion publicitaire à large échelle. Cette dernière, à son tour, relève de la modernité industrielle. Et, du moins en ce qui concerne Giraudeau de Saint-Gervais, la poésie se réalise en tant qu'outil dans une stratégie réclamista beaucoup plus vaste, qui comprend entre autres choses l'affichage public, la distribution de prospectus et l'insertion de notices dans la presse périodique. Enfin, on peut considérer qu'Yvaren lui-même conserve la forme versifiée comme un moyen de captation de l'intérêt du lecteur, non dans un but mercantile, mais dans une optique de santé publique, afin de faire connaître le problème social que représente la syphilis au milieu du XIX^e siècle.

Comme l'atteste le cas de Fournier, la poésie médicale semble confrontée à une difficulté croissante à se faire accepter au cours d'un XIX^e siècle marqué par de profondes mutations artistiques et scientifiques. Pourtant, elle s'insère dans un mouvement de recherche de formes originales pour la diffusion de la connaissance médicale et, à cet égard, elle s'inscrit certainement dans un *continuum* avec d'autres genres, en prose cette fois-ci, qui au tournant du XX^e siècle vont prendre le relais de ses fonctions didactique, vulgarisatrice ou publicitaire.

C'est en particulier le cas du roman et du théâtre, souvent engagés dans la lutte contre la syphilis et plus généralement contre les comportements réputés favoriser les maux vénériens. On peut en prendre pour seuls exemples le roman populaire et prophylactique *L'Infamant*, publié en 1891 par un certain Paul Vérola (sic). Ou encore *Les Mancenilles* (1900), qu'André Couvreur (1865-1944) conçoit comme un roman destiné à lutter contre la syphilis. En ce qui concerne le théâtre, Eugène Brieux (1858-1932), auteur de nombreuses pièces à sujets sociaux et futur académicien, compose en 1901 *Les Avariés*, une pièce qu'il dédie à Alfred Fournier⁴². La poésie médicale du XIX^e siècle, qui permet d'ouvrir la médecine à un lectorat large, s'inscrit au moins partiellement dans cette veine d'ouvrages pédagogiques et sanitaires. Mais cette inscription montre aussi que le vers perd progressivement sa spécificité au cours du XIX^e siècle, et qu'il en vient à ne plus représenter qu'une stratégie de captation parmi d'autres.

⁴² Étant donné le caractère du sujet abordé, cette pièce de théâtre, prophylactique et antisiphilitique, sera d'abord interdite par la censure. Certaines revues médicales réagissent, et la *Chronique médicale* fait paraître un numéro spécial dans lequel Fournier s'indigne de cette censure. En conséquence de quoi l'interdiction est levée et la pièce jouée au théâtre Antoine à Paris dès février 1905.

Mots clés

Histoire • médecine • poésie • syphilis • Fracastor

Bio-bibliographie

Alexandre Wenger est professeur de littérature et de Medical Humanities aux universités de Genève et de Fribourg en Suisse. Il a travaillé sur la poésie médicale dans le cadre du projet *Euterge : la poésie scientifique de 1792 à 1939*. Il prépare actuellement une réédition des *Œuvres* du médecin Samuel-Auguste Tissot. Monographies : *Le Médecin et le philosophe. Théophile de Bordeu selon Diderot* (Paris, Hermann, 2012) ; *La Fibre littéraire. Le discours médical sur la lecture au XVIII^e siècle* (Genève, Droz, 2007). Rééditions : Antoine Le Camus, *Abdeker ou l'art de conserver la beauté* [1754] (Grenoble, Éd. Jérôme Millon, 2008) ; anonyme, *Le Livre sans titre* [1830] (Grenoble, Éd. Jérôme Millon, 2011). Co-directions d'ouvrages collectifs : *Littérature et médecine. Approches et perspectives – XVI^e-XIX^e siècle* (Genève, Droz, 2007) ; *Sade. Sciences, savoirs et invention romanesque* (Paris, Hermann, 2012).

Pour citer ce texte

Alexandre Wenger, « Poésie et médecine au XIX^e siècle. Les traductions françaises de *Syphilis* (1530) de Fracastor », in Muriel Louâpre, Hugues Marchal et Michel Pierssens (éd.), *La Poésie scientifique, de la gloire au déclin*, ouvrage électronique mis en ligne en janvier 2014 sur le site *Épistémocritique*, www.epistemocritique.org, p. 171-188.